

L'HABILLAGE DE NOTRE-DAME-DU-GLAIVE (CABASSE)

Philippe HAMEAU

Une icône de mode

Depuis une quinzaine d'années la Vierge le dispute aux stars du show-business en matière d'habillement. Plusieurs congrégations religieuses ont décidé de renouveler le vestiaire de Notre-Dame et font appel aux grands noms de la mode : Christian Lacroix, Paco Rabanne, Sonia Rykiel, Jean-Charles de Castelbajac, Jean-Paul Gaultier, Yves-Saint-Laurent, Pétrusse, Valentino, Gucci, etc. C'est que Notre-Dame change fréquemment de tenue, en fonction du temps liturgique (violet pour l'Avent, blanc à Noël, rouge la Semaine sainte, etc.) sans compter ses robes « de tous les jours ». Notre-Dame-La-Daurade à Toulouse est une Vierge noire, protectrice des femmes enceintes et des accouchées. En mars 2010, des couturiers lui offrent huit robes où dominant le bleu et le blanc mais Jean-Charles de Castelbajac imagine une robe *battle-dress*, aux couleurs d'une tenue de camouflage des soldats de la Paix dont la Vierge est la protectrice. Toutes ces robes sont bénies devant de nombreux fidèles avant d'être placées dans les penderies de la sacristie. En août 2016, la Vierge de la chapelle Notre-Dame-de-Grâce à Honfleur est habillée par la maison de couture honfleuraise « On aura tout vu » qui travaille pour Dior, Givenchy et Yves-Saint-Laurent. La presse locale écrit que « On aura tout vu » se caractérise par ses délires et ses audaces esthétiques. Le manteau de Notre-Dame est fait de fils de lin et de chanvre avec des broderies et un décor de coquillages trouvés sur place. Les nouveaux atours de la Vierge sont exposés lors de la procession du jour de l'Assomption.

En 2021, pour la Semaine pascale, l'hebdomadaire *La Semaine du Roussillon* annonce que Notre-Dame-des-sept-douleurs de la cathédrale de Perpignan arborera une nouvelle robe, une robe de deuil, offerte par l'association « Le temps du Costume Roussillonnais ». C'est une Vierge « douloureuse ». Son habillement est déjà attesté en 1707, date à laquelle un prêtre écrit qu'elle est « habillée à la Catalane », c'est-à-dire en noir (Colomer 1996). Cette statue est rangée dans une armoire de la sacristie dans la décennie 1960, à la suite du Concile Vatican II qui préconise un retour à la simplicité et une méfiance de tout ce qui apparaît excessif. L'habillement des statues fait alors partie de ces outrances. La statue est retrouvée et réhabilitée en 2003. C'est une Vierge mannequin faite d'un buste en bois de pin qui descend jusqu'à la taille avec des bras articulés et deux longues tiges amovibles de métal pour les jambes qui se terminent par des pieds chaussés de sandales. Elle mesure 1,58m de haut. Notre-Dame-des-sept-douleurs possède des robes de diverses couleurs, des capes, une ceinture, des boucles d'oreille, une couronne et un pectoral en argent en forme de cœur transpercé de sept glaives. La garde-robe étant défraîchie, l'association diocésaine fait appel à des couturiers locaux.

Ces exemples montrent l'importance que revêt le costume au regard de la statue qui en constitue le support. Pour le croyant, cette dernière n'est pas neutre, loin de là, mais « quand on habille une statue, on lui donne une présence extrêmement forte et on introduit une distance, car les étoffes utilisées sont toujours extrêmement précieuses. » L'analyse est de Maximilien Durand, commissaire de l'exposition « Icône de Mode » qui se tient, en mars 2012, au musée des Tissus à Lyon. L'exposition présente des tenues dédiées à la Vierge dont certaines remontent au XII^e siècle jusqu'aux récentes confections pour Notre-Dame-La-Daurade. Y est notamment présente une robe donnée par Marie-Antoinette pour la Vierge du village de Monflières en Picardie, robe faite à partir de l'un de ses habits.

De l'habillement à l'habillement

Les premiers habillements de la Vierge remontent vraisemblablement au XII^e siècle. D'autres saintes et saints peuvent aussi être habillés mais Notre-Dame reste tout de même celle à qui l'on porte le plus d'attentions vestimentaires. Rapidement, tous les grands sanctuaires de la chrétienté ont une statue habillée. À la cape initiale s'ajoute une garde-robe de plus en plus fournie, entretenue par les souverains et les grandes familles nobles. Les premières statues ne sont d'ailleurs pas imaginées pour être vêtues et quand apparaît cette mode, certaines sont résolument rabotées ou amputées de façon que l'on puisse les parer. Il faut un peu de temps pour que l'on conçoive des mannequins dont seules les extrémités (tête, mains et pieds) sont sculptées, le reste du corps étant réduit à quelques tasseaux ou tiges métalliques. Le vêtement tend à imposer un allongement de la silhouette et à gommer les détails du corps. La préciosité des atours et les pratiques dévotionnelles autour de ceux-ci finissent par être si ostensibles que les Églises tentent à plusieurs reprises de s'y opposer (Concile de Trente,

réactions luthériennes et calvinistes aux Pays-Bas, Concile Vatican II) : en vain, les vestiaires subsistent et des expressions apparaissent même, comme l'habillement « à l'espagnole » pour signifier la magnificence de la garde-robe de Notre-Dame-Consolatrice-des-Affligés, à Luxembourg, en 1640 (Delfosse 2004).

Tant que la Vierge n'est pas habillée, elle n'est qu'une simple sculpture qui peut être touchée même par un homme. En revanche, son habillage ne peut être réalisé que par des femmes, même pas par un prêtre. Dans le catholicisme, les femmes sont écartées de la prêtrise et par conséquent éloignées du sacré. Si les vêtements ne sont pas sacrés, elles peuvent donc les toucher quoique dans le même temps, elles touchent au corps même de la Vierge. Cette obligation engendre la mise en place plus ou moins formelle de groupes de caméristes ou chambrières affectées à l'habillage de la Vierge de leur paroisse (Llorca 1995). Traditionnellement, il s'agit plutôt de jeunes filles, non encore mariées, ou de veuves censément ménopausées. Parfois, ces caméristes le sont de mère en fille surtout si elles appartiennent à des familles riches, en mesure d'entretenir financièrement le vestiaire de la Vierge. Ordinairement, toutes les femmes doivent avoir le droit de l'habiller et veulent connaître cette expérience : « Toutes celles qui l'ont été disent que c'est très émouvant » (Llorca 1995 : 214). Leur trouble vient de qu'elles entrent dans le saint des saints, la chambre de la Vierge qui peut d'ailleurs n'être qu'une simple niche, et qu'elles touchent la Vierge, donc son corps, même si celui-ci n'est qu'un mannequin articulé. Elles découvrent les secrets de ce corps, parfois disloqué, souvent chauve et qu'elles doivent coiffer d'une perruque ou à qui elles donnent leurs cheveux « pour accentuer son humanité » (Delfosse 2004 : 205). Elles lui ajoutent des bijoux et parfois la maquillent et la parfument. La garde-robe de la Vierge peut être composée de pièces spécifiquement confectionnées à son intention ou bien retailées dans les robes de ces mêmes caméristes et offertes à celle-ci l'année de leur mariage. Dans certains cas, on prête momentanément sa robe à la Vierge pour que le vêtement acquiert un peu de sacralité.

L'habillage des statues mariales induit un triple processus, d'humanisation, de féminisation et d'identification (Delfosse 2004). La statue passe du statut d'objet à celui de personne, sacrée qui plus est. La Vierge est vêtue d'atours expressément féminins et ses caméristes veillent à sa chevelure conçue comme le signe même de la féminité. Enfin, l'habillage de la Vierge confère à celles qui le pratiquent une place particulière au sein de la communauté. Les fidèles eux-mêmes intériorisent ces transformations et ces statues habillées « apparaissent comme de vraies personnes à leurs yeux, véritables représentantes de leur prototype céleste. Loin de les rendre moins humaines, ces articulations artificielles [dans le cas de mannequins articulés] contribuent précisément à rendre ces statues vivantes, théâtrales et spectaculaires. » (Hocquet 2019 : 76) parce qu'habillées. Dans le même temps, chaque Vierge possède sa garde-robe, indice de la communauté qu'elle protège. Dans les processions, chacun sait reconnaître le vestiaire marial de sa paroisse même s'il n'a pas participé à l'habillage. Si la Vierge appartient à tous les chrétiens, le processus identitaire veut qu'on la vête de telle sorte qu'elle soit singulière.

Le romérage à Notre-Dame-du-Glaive

Sur le thème de l'habillage de la Vierge et des saints, les terrains étudiés dans leur dimension ethnologique sont essentiellement espagnols, catalans et roussillonnais (Albert-Llorca 1995), et italiens (Pagnozzato 1993, Genovese 2011, Albert-Llorca 2013) auxquels on peut ajouter l'exemple de la Vierge de Velankanni en Inde (Sébastien 2002). Ailleurs (Belgique, Pays-Bas), le thème est plutôt abordé à partir de la culture matérielle (présence de statues et/ou d'un vestiaire) et la pratique dévotionnelle est rapportée aux exemples des régions sus-mentionnées comme s'il ne pouvait exister d'autres modes opératoires. Le paragraphe qui précède emprunte lui-même aux enquêtes de Marlène Albert-Llorca. On imagine qu'une étude plus poussée permettrait certainement de découvrir l'existence de cet usage dans d'autres régions du monde catholique. La Provence en est presque totalement exempte. Aussi, la séance d'habillage de Notre-Dame-du-Glaive à Cabasse, à laquelle nous avons assisté en mars 2016, est-elle un élément nouveau à ajouter au dossier relatif à cette thématique. Cette séance offre un nouveau contexte ce qui ne signifie pas nécessairement, ni qu'elle soit très différente de la pratique observée ailleurs, ni qu'elle soit strictement identique.



L'habillage de Notre-Dame-du-Glaive intervient quelques semaines avant le romérage organisé en son honneur le lundi de Pâques en remerciement de ses diverses interventions en faveur des Cabassois : victoire contre les Sarrasins, arrêt des exactions des troupes du duc de Savoie, protection contre la peste. Un romérage (*roumavagi*, *roumeirage*) est un pèlerinage interne au territoire, souvent jusqu'aux limites de celui-ci où est implantée une chapelle consacrée au protecteur ou à la protectrice de la communauté mais qui n'en est pas le ou la sainte-patronne. La chapelle à Notre-Dame-du-Glaive occupe les hauteurs

qui cernent les zones cultivées et représente un haut lieu dans la dualité de ce terme : un lieu en surplomb sur le territoire et un lieu qui se caractérise par sa vocation identitaire (Bédard 2002).

Le déroulement de cette fête est classique : messe suivie d'une procession jusqu'à la croix en bord de falaise et bénédiction du territoire, puis repas collectif et amusements profanes (jeux divers et bal). Ce programme se perpétue depuis au moins la fin du XIX^e siècle et aucun processus de patrimonialisation n'a encore investi le romérage. Les changements perceptibles sont essentiellement liés aux mutations sociales, économiques et démographiques qu'a connu Cabasse pendant tout ce temps : exode rural, monoculture, essor du mouvement coopératif agricole, importance de l'extraction de la bauxite, mouvement ouvrier et syndicalisme, migration italienne, etc. Certes, la pratique religieuse s'est affaiblie, les réjouissances laïques ne sont plus portées par la jeunesse locale et plus aucun orchestre villageois ne vient animer le bal en après-midi. Pourtant, la fête de Notre-Dame-du-Glaive rassemble jusqu'à 2 000 personnes dont la plupart n'habitent pas, ou plus, le village mais y ont des attaches familiales plus ou moins étroites. Les personnes présentes constituent donc la « diaspora » cabassoise venue se ressourcer au niveau du sanctuaire et éprouver le temps de l'« entre-soi » (Acovitsioti-Hameau et Hameau 2017). La solidarité spatiale de la communauté a été remplacée par un regroupement temporaire d'intérêts sur fond de parenté, de parentèle et de lignage.

Dès les années soixante, le clergé local avait bien estimé l'importance des changements sociaux et sociétaux en proposant un ambitieux réaménagement des lieux avec édification d'oratoires, implantation d'un « Jardin de la Vierge » agrémenté de cyprès et de pilastres surmontés de jarres en céramique de Biot, mise en place d'un autel, d'une chaire et de sièges, le tout en pierre, pour la messe en plein-air, et construction d'une estrade permanente pour accueillir l'Orphéon local. L'organisation des lieux avait été réalisée par les paroissiens assistés des mineurs et de la direction des mines. L'aménagement paysager autour de la chapelle relayait aussi le long chemin de croix qui part du village et débouche sur le plateau au terme d'une ascension malaisée puisque les fidèles pouvaient désormais emprunter un autre chemin, carrossable, mis en place par la direction des mines.

L'autre spécificité des lieux et de la pratique est épulaire. Les repas sont traditionnellement constitués de grillades (côtelettes d'agneau puisqu'on est à Pâques) et d'omelettes aux asperges sauvages, fromages et gâteaux. Les foyers, les tables et les sièges sont en pierre sèche même si, aujourd'hui, beaucoup de personnes préfèrent s'asseoir sur des chaises en plastique. La matinée est donc consacrée à réédifier les foyers avec des pierres ramassées sur place et à consolider les estrades basses qui constituent les tables et les bancs. Des nappes blanches et des coussins rajoutent un peu de confort à ces « salles à manger » en plein-air. Les hommes consacrent la matinée à ces travaux de construction et à la préparation des braises tandis que le reste de la famille participe à l'office ou ne monte jusqu'au site qu'un peu avant midi en apportant les éléments du repas. Toutefois, chacun à son tour, dans la journée, sera passé par la chapelle, pour y allumer un cierge et surtout pour apprécier les nouveaux habits de Notre-Dame-du-Glaive.

La séance d'habillage

En fait, la chapelle abrite deux Vierges, assez semblables, mesurant un mètre de haut environ, l'une en cire, brunie (une Vierge noire), l'autre en celluloïd. Dans d'autres sanctuaires, on distinguerait une Vierge de douleur et une Vierge apaisée ou bien on ne parerait qu'une seule des deux comme on le faisait à Tourrettes, au début du XVIII^e siècle (Froeschlé-Chopard 1974). Ici, la seconde statue remplace celle en cire qui supporte mal les chaleurs du mois d'août lors de sa descente au village. Toutefois, qu'il y ait une distinction fonctionnelle ou simplement pratique comme à Cabasse, la Vierge est évoquée au singulier. Ses chambrières cabassoises l'identifient sous l'unicité de son vocable. Les statues habitent les deux tabernacles en bois, fermés par une porte, qui encadrent l'autel. Elles sont habillées à l'identique à l'exception de la couleur du vêtement sans pour autant respecter le code chromatique liturgique. Cependant, la préséance veut que l'habillage débute par la statue la plus ancienne.

Habiller la Vierge est conçu comme un privilège. C'était autrefois celui des jeunes filles avant qu'elles ne se marient. Aujourd'hui, ce rituel n'est plus accompli que par six ou sept femmes de la paroisse, trois lors de nos observations en 2016, des dames d'âge mûr : la même équipe depuis plusieurs années. Un certain consensus existe donc dans la paroisse concernant les personnes assignées à l'habillage de la Vierge. Une hiérarchie est même implicite dans ce petit groupe : l'avis de la plus âgée des femmes est souvent sollicité et c'est elle qui parachève l'habillage en plaçant la couronne sur la tête de la Vierge.

La statue est donc dévêtue mais son premier jupon lui est gardé. Une des dames explique que si l'on relevait celui-ci, on découvrirait des photos : des portraits de jeunes appelés lors de la guerre d'Algérie placés au plus près du corps de la Vierge pour demander sa protection. Ensuite, les cheveux longs de la Vierge sont attachés sur le sommet du crâne afin d'enfiler plus aisément les habits. Ces cheveux sont des dons, de vrais cheveux que leurs propriétaires ont offert à la Vierge au moment de leur mariage ou peu après. Tresse, jupon, robe et bijoux qui parent Notre Dame sont des dons, en reconnaissance à celle-ci. Ils participent des vœux et des remerciements de la part des paroissiennes et ils s'inscrivent dans la logique des invocations et des ex-voto qui couvrent les murs à l'intérieur et à l'extérieur de la chapelle.

En 2016, l'habillement consistait en une robe droite, vert d'eau pour l'une des statues, parme pour l'autre. Une seconde robe de dentelles pourvue de cordelettes nouées sur les épaules complétait la tenue. Cette robe, en coton ou en tulle, est assez simple. De l'avis des personnes présentes, le vestiaire ancien était plus finement brodé et assorti de dentelles mais avec le temps, les pièces de vêtement ne sont plus, ni lavables, ni repassables. Les épingles les ont aussi beaucoup endommagées. Les manches sont amovibles et fixées avant de passer les robes. Une collerette en dentelle achève l'habillement. Ces habits sont sortis d'un grand sac en plastique épais, de couleur blanc cassé, estampillé, qui, sans que ce soit volontaire, donne un certain lustre au vestiaire. Les cheveux sont alors dénoués et placés sur les épaules. On fixe un voile en dentelle brodée sur le haut de la tête. Il est retenu par une couronne qui ceint le front de la Vierge. Il tombe sur ses épaules et ses bras et descend jusqu'aux chevilles. La Vierge doit être couverte mais son visage ne doit pas être dissimulé. Le voile doit aussi souligner le mouvement de ses mains, paumes entrouvertes, avancées vers les fidèles. L'harmonie des plis est constamment jaugée. L'ensemble doit être symétrique sans ostentation, souple, et la Vierge ne doit pas paraître engoncée dans ses vêtements. Les habilleuses la manipulent avec précaution, leur crainte étant de lui faire mal avec les épingles. En 2016, la discussion s'arrête sur le port ou non d'une ceinture. Finalement, cette dernière est jugée superflue ; l'année précédente, cette même ceinture était indispensable. Depuis quelques années, on évite d'ajouter colliers et bracelets, de crainte des vols, mais aussi par retenue, pour ne pas trop parer Notre-Dame. Les deux statues sont replacées dans leur niche après quelques derniers ajustements du voile. Les habilleuses récitent l'Ave Maria et disent par trois fois : « Notre-Dame-du-Glaive, priez pour nous ». La cérémonie se déroule de façon informelle. Le choix des habits est tacitement accepté et aucun mode d'habillage ne prévaut. L'effervescence va crescendo, culmine et s'apaise tout à la fois lorsque la couronne est posée et les derniers plis soigneusement ordonnés. Les chambrières reculent et s'exclament : « Comme elle est belle ! ».

Conclusion

La séance telle que présentée ici reste discrète, loin des habillages publics des Vierges des grandes cathédrales. Les exemples littéraires, varois et contemporains, d'une telle pratique sont rares. À Grimaud, Notre-Dame-de-la-Queste, fêtée le 16 août, est aussi une Vierge habillée (Vieux 2008-2009). C'est une statue en bois, de 0,85m de haut, dont les bras sont articulés et qui porte une perruque en

cheveux naturels. Son vestiaire est simple, composé de deux robes, l'une pour le quotidien, l'autre pour la procession, toutes deux jugées somptueuses. Son habillage a toujours été confié à des paroissiennes issues de la même famille villageoise. Une seconde femme peut les assister à l'exclusion de tout homme, serait-il prêtre. Cependant, à Grimaud comme à Cabasse, les pratiques et leurs codes sont dévoyés. Les cheveux et les épingles qui sont classiquement les attributs de la jeune fille, qui sont traditionnellement du côté de la magie et du langage amoureux, sont désormais manipulés par des femmes plus âgées : celles qui sont passées depuis longtemps du côté des aiguilles. Notre-Dame n'est plus habillée que par des femmes ménopausées, c'est-à-dire pour la religion, des personnes jugées non polluantes.

Paradoxalement, les codes ont été conservés dans la dimension profane du romérage. À Cabasse, devant la chapelle, le lundi de Pâques, est installé un stand avec de petits paquets que peuvent pêcher les enfants. Les garçons découvrent un glaive dans les paquets bleus et les fillettes trouvent un diadème dans les paquets roses : un diadème, comme celui qu'elles pourraient un jour fixer sur la tête de Notre-Dame-du-Glaive.

Bibliographie

- ACOVITSIOTI-HAMEAU 'A. et HAMEAU Ph. « Le temps de l'"entre-soi" : le pèlerinage à Notre Dame du Glaive (Cabasse) », *Cahier de l'ASER* n°20, 2017, pp.1-35
- ALBERT-LORCA M. « La Vierge mise à nu par ses chambrières », *Clio. Histoire, femmes et Sociétés*, 2, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1995, pp.201-228
- ALBERT-LORCA M. « Les statues habillées dans le catholicisme. Entre histoire de l'art, histoire religieuse et anthropologie », *Archives de sciences sociales des religions*, n°164, 2013, pp.1-12
- BEDARD M. « Une typologie du haut-lieu ou la quadrature d'un géosymbole », *Cahiers de Géographie du Québec*, Vol. 46, n° 127, avril 2002, pp. 49-74
- COLOMER H. *Le clergé régulier sous l'Ancien Régime*, vol.104 de la SASL, 1996
- DELFOSE A. « Vêtir la Vierge : une grammaire identitaire » 2004 - <http://hdl.handle.net/2268/2471>
- GENOVESE V. *Statue vestite e snodate. Un percorso*, Pisa, Scuola Normale Superiore, 2011, 527p.
- DURAND M. (dir.) *Icône de mode*, catalogue d'exposition, EMCC, Lyon, 2011, 224 p.
- FROESCHLE-CHOPARD M.-H. « Les dévotions populaires d'après les visites pastorales : le diocèse de Vence au début du XVIIIe siècle. *Revue d'histoire de l'Église de France* », tome 60, n°164, 1974 pp. 85-100
- HOSQUET C. *L'habillage des statues en région liégeoise : XVIIIe-XXe siècles : le cas des anciens quartiers du Condroz et de Moha*, Mémoire de la Faculté de philosophie, arts et lettres, Université catholique de Louvain, sous la direction de R. Dekoninck, 2019
- PAGNOZZATO (dir.) *Madonne della laguna. Simulacri "da vestire" dei secoli XIV-XIX*, Roma, Istituto della Enciclopedia italiana, 1993 381 p.
- SEBASTIA B. *Pratiques catholiques et représentation de la Vierge à Velankanni (Tamil Nadu)*, 2002 pp.1-39 - <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00278291>
- VIEUX E. « *La statue de Notre-Dame-de-la-Queste et la procession* », *Freinet, pays des Maures*, Conservatoire du patrimoine du Freinet, n°8, 2008-2009, pp.45-54